

JETÉS DEHORS

SYLVAIN PRUNENEC

chorégraphe



MATHIEU RIBOULET

écrivain

Chorégraphie : Sylvain Prunec | *Texte* : Mathieu Riboulet | *Regard extérieur* : Éric Didry

Production : Association du 48 | *Coproduction* : commande du festival concordan(s)e, avec le soutien du Théâtre Le Colombier, Bagnolet et du Conseil général de la Seine-Saint-Denis dans le cadre du dispositif IN SITU - artistes en résidence dans les collèges.

La rencontre avec Mathieu Riboulet s'est faite alors que je travaillais à la création de *Psycho Killer*, second volet d'un triptyque intitulé *Gare !* dans lequel j'ai abordé des thèmes qui mettent en jeu la confusion des sens, des états émotionnels limites ou une hypersensibilité : le dépit amoureux, le crime barbare, l'extase sexuelle.

Psycho Killer donc, avec ses jeux cruels et délectables d'enfants où l'on zigouille à tout va un ennemi imaginaire, où l'on se fait froidement trucider, puis après une chute fatale, où l'on se berce de l'illusion d'être entier, les deux pieds sur la terre ferme, prêt au prochain combat.

Très vite avec Mathieu nous avons dégagé des thèmes, des figures qui nous étaient communs : la chute, le souffle, la mort, la mémoire des morts.

Très vite aussi, j'ai voulu lui faire appréhender l'espace scénique que nous allions partager, comme je lui ferais visiter un lieu pour moi familier, pour lui méconnu, les yeux ouverts, les yeux fermés.

On pourrait dire que la rencontre s'est faite à ces deux niveaux : d'une part entre lui, Mathieu, et moi, Sylvain, et d'autre part entre nos deux écritures, la sienne littéraire et la mienne chorégraphique. Nous avons cherché alors à tisser les liens entre ces différents actes et états de présences qui nous fondent : nos paroles, nos gestes, nos corps, nos sons, nos regards.

Deux mois avant *Concordan(s)e*, Mathieu est venu au studio avec le texte *Jetés dehors* et nous nous sommes appuyés sur sa structure pour la composition du duo. Deux danses de *Psycho killer* y ont trouvé leur place : « l'assassin assassiné » et « la berceuse ». D'autres danses, d'autres séquences ont été spécialement écrites pour *Jetés dehors*.

Nous avons cheminé avec confiance et attention.

Sans nous interdire d'être parfois dans la pure illustration, nous avons plus souvent laissé un intervalle sensible entre le texte et nos présences. Avec ce désir que nos mots et nos gestes trouvent dans leurs interactions une portée nouvelle, des qualités multipliées.



© Stéphane Dussère

JETÉS DEHORS

Mathieu Riboulet

Je me suis endormi dans un souffle, et j'ai entendu ce froissement de tissu, comme un vêtement que l'on quitte, tombant au sol. J'ai passé la nuit à courir après moi, à tenter de rentrer dans ce souffle perdu aux abords du sommeil. Et comme un souffle encore, mais hors de moi cette fois, le froissement de l'étoffe formait un son bruissant, un paravent de rythmes et sortilèges tressés. J'ai lentement pensé, comme on s'étire, comme on s'égare, aux nappes damassées de ma tante dont la lourdeur faisait de petits affaissements secs sur le bois ciré de sa table de salle à manger. Je me suis dit voilà, c'est le bruit d'un damas chutant dans la douceur, c'est la petite musique de ma nuit, c'est la vie des femmes qui lentement s'effrite aux portes des armoires.

*

Chaque mois ma tante achetait une nouvelle nappe, de nouvelles serviettes de bain, quelque chemin de table ou parure de lit. C'était une femme d'ordre, de blancheur, éprise de beauté malgré l'adversité. J'ai hérité de centaines de pièces plus subtiles les unes que les autres, l'artisanat du silence et des regrets. Il y a tant à faire dans la maison, je m'y perds ! J'aurais pu y rester, m'enfouir dans la tiédeur des draps, mais il faut bien aller dehors, où l'on s'écorche, où l'on s'essouffle, sous peine de tourner fou, paraît-il, comme sont folles les femmes errant de celliers en remises d'avoir jeté au monde leurs fils que les pères sous leurs yeux chiffonnent et font rouler sur les pavés disjoints des cours et des ruelles.

*

J'ai cinq ans, on m'a jeté dans la cour d'une école sans prêter attention à l'expression désordonnée de mes vives réticences. C'est que je ne sais trop à qui en faire part, ni surtout en quels termes. Les années qui ont suivi auront été un lent, très lent apprentissage de l'expression de ces réticences initiales. Pendant dix ans dans les

cours des écoles je me suis écorché coudes et genoux et j'ai cherché le souffle que la peur me coupait pour le donner aux apprentis-caïds à deux balles qui faisaient régner là la ruse et les combines.

*

Ensuite j'ai grandi, je suppose, puisque je suis ici il faut sans doute que je sois passé là. Des photos me montrent à dix ans, bien obligé de les croire même si ce sont de faux témoins. De cet âge je garde le souvenir vague, déplaisant d'un isolement cruel et du souffle qui manque. Même si je ne sais pas encore que nous n'avons de souffle que pour nous essouffler, je le sens. Dans la cour, sous mes yeux, les enfants jouent, se tyrannisent, s'exécutent froidement, la joie qu'ils jettent en pâture à leurs parents aveugles me tétanise.

*

Chaque soir je m'installe dans la salle à manger de ma tante pour penser à des choses, diverses et imprévues. J'ai tant à faire. Je reprends mon souffle. Je me laisse tomber sur une chaise et je baille, en baillant je reprends le souffle que j'avais laissé filer bêtement, parfois dès le réveil, après lequel j'avais couru au long du jour en vain. Ah ! Trouver quelque chose à respirer, qui ne soit pas de l'air vicié, qui donnerait forme humaine à ce corps jeté sur cette chaise, qu'un peu de pensée se déploie dans mes poumons, anime la mécanique muette affalée dans son coin.

*

Tout à trac je m'avise, dans cette chaise où j'ai jeté mes os, du silence insensé par quoi tout commence. Il faut dire qu'il y a de quoi être sidéré. C'est en réalité la seule fois où l'on prend son souffle, tout intérêt à ne pas rater son coup. Ensuite on ne fera rien d'autre que le reprendre. Mais à peine l'a-t-on pris qu'on le perd, et la comédie est partie, pour un jour, pour un an, pour un siècle. C'est à ce genre de choses que je pense, vous voyez où ça mène ! Ça mène au corps cassé, à la paille détressée de chaises dépareillées, ça mène à perdre haleine, à la pensée froissée, disjointe, poursuivie par des mots inaudibles et distants où l'on s'enlise, hors d'haleine, hors de soi.

*

Je pense à ces douleurs d'enfant dont l'expression reflète la sidération initiale : un long sanglot hurlé qui peu à peu se fige dans le silence de sa propre stupeur, précisément là où le souffle vient à manquer. Qu'il faut alors un temps infini pour reprendre, pendant lequel la mort pourrait bien arriver qu'on n'en aurait nulle conscience. C'est à ce genre de choses que je pense, vous voyez où ça mène ! À regretter la tiédeur des draps que les fantômes nous ont tissés.

*

On marche sur les morts que la terre a rappelés à elle
Quelle que soit leur forme, en poudre ou bien en os
Mais le temps, ô le temps, qu'il faut pour bien comprendre
Qu'ils sont souvent la force qui nous manque
Le souffle qui nous manque
Et la force, ô la force, qu'il faut pour s'en saisir
Et pour jeter au ciel leur rire et leur mémoire

*

Et dans la tiédeur des draps c'est le bruit du damas chutant dessus le bois que j'entends, c'est la voix de ma tante douce comme un vent d'été, à peine audible, parlant pour elle-même, qui ajoute une ligne mélodique à l'entrelacs tissé qu'elle déploie puis empile, empile et puis déploie. Et sur cette basse continue je sommeille, jeté en vrac, les yeux rivés aux cintres où se perdent les voix, où se pendent les étoffes, où la présence bruisse qui de fil en aiguille me mènera aux cieus des théâtres avec mes genoux écorchés et les rancœurs recuites de l'enfance malveillante, mal veillée, aux cieus des théâtres d'où nous mirent les morts, avec la tranquille bienveillance, inutile, qui les agite encore et ride l'eau paisible qui ne les reflète plus. Ah ! Se lever enfin, s'étirer, s'emplier d'air et déployer le corps qui nous encombre comme un paravent du désir, de l'amour et des mots.

*

J'ai quinze ans, j'ai vingt ans, vous voyez où ça mène, il y a déjà beau temps que le bruit des tissus ne me protège plus. Les caïds à deux balles désormais me jettent à terre et quand je veux prendre le souffle qu'ils m'ont si bien volé c'est de sable que j'emplis mes poumons. Alors je roule et la caillasse s'incruste dans les pores de ma peau, le torse empoussiéré je me fige, je ne reprends plus rien, ni souffle ni pied, je veux que l'on m'oublie, rêver de taffetas, apprivoiser ma peur, apprendre à tomber, convaincre le sol de m'accueillir avec cette bonté discrète qu'il réserve à ceux qu'on jette et qu'il n'engloutit pas de suite. Ô sol, ton attraction terrible et nos volontés si petites !

